



Une Lanterne

1° lecture du deuxième livre de Samuel (2 S 5, 1-3) Toutes les tribus d'Israël vinrent trouver David à Hébron et lui dirent : « Vois ! Nous sommes de tes os et de ta chair. Dans le passé déjà, quand Saül était notre roi, c'est toi qui menais Israël en campagne et le ramenais, et le Seigneur t'a dit : 'Tu seras le berger d'Israël mon peuple, tu seras le chef d'Israël.' » Ainsi, tous les anciens d'Israël vinrent trouver le roi à Hébron. Le roi David fit alliance avec eux, à Hébron, devant le Seigneur. Ils donnèrent l'onction à David pour le faire roi sur Israël.

La division de « Samuel » en deux est récente. Ce sont les traducteurs grecs qui ont copié leur version sur deux rouleaux qu'ils ont d'abord intitulés 1° et 2ième livres des Règnes. La division actuelle date de la Vulgate, traduction en latin par St Jérôme au IV°s., qui les nomme 1° et 2° livres de Rois et qui s'est imposée à partir des XV° / XVI° s. ap. J-C.

La comparaison des textes hébreu et grec montre que les Septante (traducteurs en grec) ont procédé à des ajouts de leur crû, comme à des suppressions.

Le changement de titre, 1° et 2nd livres de Samuel, reflète une tradition rabbinique ancienne qui donnait le prophète Samuel comme leur auteur et a même supposé que son œuvre avait été continuée après sa mort par les prophètes Natan et Gad qui lui ont succédé et ont exercé sous le règne de David.

Ces livres ne sont pas une chronique suivie des événements. C'est une œuvre littéraire, rassemblant plusieurs matériaux divers dont certains sont anciens. On y trouve des traditions orales du temps de Saül et de David mises par écrit sous le règne de Salomon et complétées 5 siècles plus tard après la ruine du pays en 587.



Certains passages sont doublés, provenant de traditions différentes.

La détection de tendances politico-religieuses des narrateurs permet d'émettre l'hypothèse que ces livres ont été écrits en vue de mettre en avant la royauté, qui est le thème principal de ces livres. Israël a Dieu pour roi, les souverains sont nommés et consacrés par lui, par l'intermédiaire des prophètes. C'est donc est une théocratie (pays soumis au divin).

Le roi par excellence (ministre de Yahvé) est David qui est ici fortement idéalisé par la relation de ses exploits, de l'affection qu'il inspire, de sa magnanimité et de sa modestie, tout en ne cachant pas que sa carrière fut celle d'un soldat heureux. On note sa soumission envers le Seigneur, et le soin qu'il prend à consulter la volonté divine, acceptant les remontrances de Natan à la suite de son péché d'adultère.

Ces livres sont donc une apologie de la dynastie judéenne. Mais rendus coupables de manquements, les rois feront que la royauté disparaîtra en 587 av. J-C. Cependant, on ne cessera de croire à la garantie d'éternité accordée par Dieu à la maison de David et on attendra la venue d'un fils de David : C'est le Messie, le roi idéal certes, mais descendant de David selon la chair. (TOB)

Le 1° livre dit que Samuel est allé chercher un fils de Jessé pour lui donner l'onction royale, là David fut oint (oint = messie). Le 2nd livre donne une autre onction (notre texte). Nous sommes en face de deux traditions. Il semble que cette dernière soit plus proche de la réalité historique, la première, tirant sur la légende !

Evangile selon saint Luc (Lc 23, 35-43)

On venait de crucifier Jésus, et le peuple restait là à observer. Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée, en disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même !

Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « Celui-ci est le roi des Juifs. »

L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injuriait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » Jésus lui déclara : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »



Alors que Mc (et Mt qui le suit) se contentent de signaler les deux brigands crucifiés en même temps que Jésus, et de noter leur commune hostilité envers lui (*Ceux qui étaient crucifiés avec lui, l'insultaient aussi : Mc 15,32b & les brigands crucifiés avec lui, l'insultaient eux aussi : Mt 27,44*), Lc transmet un épisode qui met en relief deux attitudes opposées. L'évangéliste puise cette tradition à son Bien propre. En fait, les rédacteurs de Mt et de Lc suivent la trame de Mc, mais chacun développe des thèmes propres en y intégrant certains éléments de sa théologie. Ce n'est pas Lc qui a composé cet épisode, car *l'Évangile de Pierre (apocryphe du II^e découvert en 1886-1887)* qui n'a pas de liens littéraires avec Lc, fait parler un des brigands qui s'adresse aux bourreaux : « Nous, c'est pour les forfaits que nous avons faits que nous souffrons, mais celui-ci qui est devenu le sauveur des hommes, quel mal vous a-t-il fait ? » Cependant ce brigand n'échange aucun dialogue avec Jésus. Il y avait donc plusieurs traditions qui circulaient. Lc en a choisi une.

Avant d'énumérer les insultes adressées à Jésus, l'évangéliste poursuit sa réhabilitation du peuple (un trait typique de Lc) : favorable à Jésus durant le ministère en Galilée et le voyage à Jérusalem, le peuple n'a craqué que durant la comparution devant Pilate (23,13 & 18). Mais après cela, il s'est repris, suivant des yeux le cortège des condamnés sans exprimer aucune hostilité. Et maintenant, il est là et observe. Le grec utilise le verbe « contempler », ce qui évoque une réflexion.

Dans la première scène de moqueries, à la maison du grand-prêtre (22,63-65), les adversaires de Jésus l'avaient traité comme faux prophète. Ici, dans la seconde, il veulent démontrer qu'il usurpe le titre de roi messianique.

S'appuyant sur la vieille idéologie d'Israël, prise au monde païen, où tout dirigeant est considéré comme un sauveur, les chefs du peuple, les soldats et le mauvais brigand défient Jésus en lui demandant ironiquement de faire œuvre de Sauveur. Il s'agit bien d'une ironie comme le confirme les verbes employés par l'évangéliste : tourner en dérision, se moquer, injurier. Ces 3 critiques virulentes avec la même idée (Sauve-toi !), nous rappellent les 3 tentations au désert où le Diable devait revenir *au moment fixé*. .../

/ ... Lors des tentations au désert, en effet, le Diable s'était appuyé sur la prétendue messianité de Jésus et utilisait le même type de proposition hypothétique : *Si tu es ... !* Jésus y avait répondu en ayant recours à l'Écriture. Ici, il relève le défi autrement : En un premier temps, il se tait, puis parle pour assurer le bon larron d'une place avec lui dans le Paradis.

Il faut noter, signale F. Bovon, que le titre « Messie de Dieu », prononcé lors de la 1^e tentation par les chefs, n'apparaît qu'ici dans le Nouveau Testament.

Au niveau historique et doctrinal, ce passage est important dans le cadre de la dispute entre Juifs et chrétiens à l'époque de Lc qui suggère ici que les Juifs et les Romains n'ont pas compris la véritable identité de Jésus. Il suggère aussi que la mort de Jésus ne représente pas un affront à la figure du Messie, car elle n'est pas celle qu'attendaient les Juifs. Ainsi Lc dans ses livres donnera la vision chrétienne du Messie : elle inclut l'élection divine : il est l'« Elu » ; l'Esprit repose sur lui ; il a le pouvoir de guérir et de pardonner ; il n'est pas un chef politique. Son autorité s'accorde avec le service et traverse la mort (on parlera du messie souffrant).

Sur le « titulus » (motif de condamnation cloué au-dessus du condamné) Lc est plus concis, il enlève l'origine de Jésus, sans doute pour mettre en relief « le Roi des Juifs », car elle dit la vérité aux yeux de l'évangéliste. Pour lui, Jésus est bel et bien le Messie d'Israël (dont le contenu a été rejeté car non conforme aux attentes), à ce titre il a mérité le titre de « roi ». Mais même ce titre (comme celui de Messie) n'entre pas dans le registre du Judaïsme : le règne de Dieu diffère de celui des royaumes de ce monde. Le Christ est roi d'une essence différente des monarques terrestres.

Si les épisodes de la Passion se focalisent sur Jésus, nous assistons ici à une scène unique dans les évangiles : Jésus est muet face à ses détracteurs, il ne parle qu'au bon larron. Que l'un ou les deux malfaiteurs s'en prennent à Jésus est une donnée traditionnelle attestée par Mc et Mt. Le contenu injurieux est propre à Lc. L'intervention du « bon larron » envers l'autre, comprend trois éléments : un appel à la crainte de Dieu selon la tradition biblique, une affirmation concernant leur commune culpabilité, et la mise à part de Jésus injustement traité.

Sur cette scène des deux malfaiteurs, il faut relire Gn 40,14, qui a sans doute aidé l'auteur dans les paroles que le bon larron adresse à Jésus : « Souviens-toi de moi, quand tu seras heureux, et agis, je te prie, avec bienveillance envers moi ; rappelle-moi au souvenir du Pharaon et fais-moi sortir de cette maison. »

A une requête, inspirée par le contexte de mort, Lc met sur les lèvres de Jésus une promesse certaine et bienheureuse. Lc veut faire entendre ici que la messianité de Jésus n'est pas pour ce monde et ne fait pas abstraction de la mort.

Car si Jésus n'a pas répondu aux moqueurs parce qu'ils se mettaient au niveau matériel du temps des hommes, il accepte de parler au niveau de sa messianité transcendante qui va devenir réelle au moment de sa mort. L'« aujourd'hui » concerne le salut du bon larron, mais aussi l'intronisation du Messie de Dieu. Cet « aujourd'hui », renvoie en effet, au Ps 2,7 : « Aujourd'hui, je t'ai engendré ! ». La mort de Jésus instaure sa seigneurie, sa « royauté ».

Pas de promesse divine plus rassurante que le « Tu seras avec moi ». Être avec (que ce soit Dieu présent aux siens, ou le peuple en compagnie de son Seigneur) est une constante de la fidélité biblique. Emmanuel n'est-il pas 'Dieu-avec-nous' ! Lc semble pousser la subtilité de faire dire à Jésus, à l'adresse des mourants anxieux, qu'ils seront « avec lui », tandis qu'il dit aux vivants, luttant sur terre, qu'il sera « avec eux » (cf. Ac 18,10).

Reste la question du « Paradis ».

Le terme vient de Perse où il désignait une part de la nature domestiquée, un jardin d'agrément ou un parc, dans lequel le roi ou tel autre seigneur peut s'adonner au repos ou à la chasse. Les juifs ont repris ce terme dans leurs apocalypses. Il peut y devenir un équivalent du Royaume de Dieu ou du Festin final, mais il peut désigner aussi le séjour heureux des justes défunts, dans l'attente de la résurrection finale ; il y est considéré comme le temps d'attente.

Cependant, ils sont nombreux à penser que Lc utilise ici une image sans lui conférer le sens objectif d'un lieu et d'un temps liés à l'attente de la résurrection finale. Ici, le Paradis peut être associé au « sein d'Abraham » où se trouve Lazare (Lc 16,19-31). En employant le mot « aujourd'hui », il va à contresens du sens traditionnel « du troisième jour », celui de la résurrection de Jésus. Mais il sait aussi que cette expression, n'est pas chronologique, elle exprime l'intervention de Dieu. Ici, l'« aujourd'hui » correspond au « troisième jour », jour de la Pâque de Jésus, de sa résurrection.

On voit mal aussi, Jésus et le bon larron en un lieu, d'où Jésus serait tiré ensuite, tout seul, trois jours après pour ressusciter. Nous rentrons là dans des questions trop humaines.

Pour Lc, la figure verbale du paradis représente moins que l'image que lui donnaient les auteurs des apocalypses. En fait, il semble bien que l'évangéliste veut signifier que Dieu assure à l'homme un compagnonnage avec lui, par delà la mort. Il ne faut pas tirer le sens plus loin. (F. Bovon)

Il est difficile d'admettre la vraisemblance historique de ces dialogues au pied de la croix et entre suppliciés, écrit C. L'Eplattenier. C'est le sens catéchétique des propos de Lc qu'il nous faut retenir sans ambiguïté : dans l'épisode des deux malfaiteurs, le premier symbolise l'incrédulité d'Israël, son rejet scandalisé ou ironique d'un Messie crucifié, l'autre le pécheur qui en appelle au pardon que seul peut donner le Roi des rois, le juste Juge. Et qu'il donne sans tergiverser ! Le salut n'est pas donné aux hommes « plus tard », mais bel et bien « aujourd'hui » !

Homélie pour la solennité du Christ-Roi (pour « Une Lanterne »)

Nous terminons la lecture de l'évangile de St Luc qui aura été celui de notre année liturgique »C« ! Dimanche prochain, 1^o dimanche de l'Avent et de la nouvelle année « A », nous commencerons la lecture de St Matthieu. Tout au long de son premier livre, Luc nous a montré diverses facettes du Messie. Il achève maintenant sa présentation par l'évocation de la figure royale de celui en qui les premiers chrétiens ont reconnu le Christ.

Contrairement au Messie envisagé par les juifs, voici devant nos yeux un roi ba-foué, crucifié, humilié, par les représentants du pouvoir religieux, du pouvoir politique et par un malfaiteur ! En cet instant, chez St Luc, le peuple sympathise avec Jésus, il ne participe pas aux moqueries, mais il observe, muet et atterré ! Or, c'est à ce moment, juste avant de mourir, que Luc aborde le dernier titre messianique de Jésus, en mentionnant l'inscription « Roi des Juifs ». A cette inscription, il a enlevé « Jésus, de Nazareth », pour bien nous focaliser sur la royauté du Christ. Il ose alors placer, tout de suite après, un épisode qui lui est propre, créé pour servir à une catéchèse, afin de nous dire que si c'est Dieu qui sauve Jésus, quand ce dernier deviendra roi du Royaume, il aura le pouvoir royal de sauver qui s'en remet à lui.

A l'humilité de qui s'avoue pécheur, sans juger, Jésus accorde la lumière. Car comme par anticipation, le « *bon larron* » a reconnu la messianité royale de Jésus, et sa demande confiante témoigne de la certitude du salut qu'apporte le Christ. Ce Christ, il est ici, chose unique dans St Luc, interpellé par son nom : « Jésus ! » Mais ce nom, ne veut-il pas dire justement « *Dieu-sauve* » ?

La réponse de Jésus est une affirmation solennelle : *Amen !* Un mot que Luc emploie rarement mais qui confirme ici la foi du malfaiteur éclairé. Il est suivi de « *Aujourd'hui* » mot toujours lié à l'avènement du salut et qui renvoie au psaume 104, celui de l'investiture des rois d'Israël ! Le « *bon larron* » remet son « au-delà » à celui qui va devenir son Roi au moment de sa mort. La fin de la réponse donnée définit l'espérance chrétienne : *Avec moi... !* Avec Jésus, avec Dieu, tel est l'avenir qui s'ouvre à nous, lors du passage au tamis de la mort !

La dernière pauvreté du Christ, son crucifiement, se révèle être la richesse suprême de Dieu, qu'il partage à tous : Il nous ouvre ses portes ! Jésus devient ainsi, dès sa mort, le Roi de ce Royaume où l'amour et la miséricorde règnent à jamais. Sur la croix, l'amour qui supporte tout inaugure un Royaume au service de l'être humain afin qu'il devienne un être nouveau ! Sur la croix, son trône terrestre, le Roi-Messie devient serviteur de ses frères au point de les accueillir dans son Royaume spirituel dès l'instant de leur pâque.

Mais tout chrétien, lors de son baptême, est marqué de l'onction royale. Celle-ci l'engage donc à servir les autres ! Mais pour les servir, faut-il d'abord se laisser servir par Dieu et découvrir, comme le « *bon larron* », sa miséricorde. Servir les autres, c'est laisser auparavant l'Esprit arracher de notre cœur nos propres violences pour nous ancrer dans l'amour ! Servir les autres, c'est se laisser mener sur le chemin de l'humilité. Car seule l'humilité est chemin d'amour, de véritable paix, de vraie richesse ! Servir les autres, être roi, c'est venir mendier le pain de vie, pour accueillir la vie de Dieu en nous ! C'est l'expérience de ce don gratuit qui nous mènera à donner gratuitement l'Amour du Royaume qui est déjà là, *aujourd'hui !*